Ami du Clergé du 13-20 février 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Une Mission paroissiale. — VI. L'immortalité de l'âme, 97.
Cinq minutes d'Evangile. — XV. *Quinquagésime :* La pénitence chrétienne, 101. — XVI. *1er Dimanche de Carême :* La tentation, 102.
La prédication des choses qui nous entourent. — 14. Le miroir, 103. — 15. La nuit, 104. — 16. Le lis, 106.
Les Litanies de S. Joseph. — XIV. *Joseph très fidèle :* Foi vive et agissante, 107.
Panégyrique du Bienh. François-Marie de Camporosso. — Un modèle actuel de perfection séraphique, 109.

UNE MISSION PAROISSIALE

VI

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

Le service de Dieu sur terre sera rémunéré dans l'au-delà.

I. — *Cela suppose la survivance de notre âme.* Cette immortalité, d'ailleurs, peut se démontrer. Réfutation des doctrines matérialistes : il y a en nous un élément qui ne sera pas détruit. Première preuve : la croyance générale des humains de tous les siècles et de toutes les civilisations.

II. — *Notre conscience intime témoigne en faveur de l'immortalité :* les bonheurs vulgaires et passagers ne suffisent pas à notre âme qui est d'une essence supérieure à la terre et plus durable. Les philosophes proclament l'âme immortelle parce qu'elle est simple et spirituelle.

III. — *Preuve par la Révélation.* Les affirmations de l'Ecriture Sainte ; les dogmes de l'Eglise sur ce point. La Rédemption elle-même n'aurait plus de raison suffisante si elle n'avait eu lieu pour assurer le ciel à notre âme.

Grâce à l'immortalité nous dominons le monde périssable ; comme les anges nous sommes appelés à louer et à servir Dieu sans fin.

Mes bien chers frères,

Notre Dieu n'a rien d'un avare. Quand il nous demande quelque chose, c'est pour récompenser magnifiquement ensuite la bonne volonté que nous aurons mise à le servir.

On a osé dire, cependant, que les exaltés et les naïfs qui se consacrent à faire la volonté de Dieu ne sont généralement pas plus heureux que les autres. Ni les deuils ni les chagrins ne les épargnent ; parfois même ils souffrent davantage ou réussissent moins brillamment que les indifférents ou les impies. Raisonnement à courte vue que celui-là ; raisonnement de myopes intellectuels qui ne peuvent rien voir de plus que la brève existence actuelle. En fait, si Dieu ne récompense pas toujours (ayons même l'audace de dire : pas souvent) ses fidèles ici-bas, c'est précisément parce qu'il se réserve de le faire d'une façon infiniment plus durable et plus magnifique dans l'autre monde.

Mais ce monde futur nous attend-il vraiment ? En d'autres termes, sommes-nous assurés que quelque chose de nous-mêmes doit nous survivre ? Ce quelque chose, d'autre part, sera-t-il assez stable pour jouir sans fin des mérites que nous aurons gagnés pendant notre vie corporelle ? Tel est le problème qui s'impose à nous.

Vous en voyez tout de suite la gravité. Très certainement, même si tout devait finir avec notre dernier souffle, nous serions tenus de nous conformer aux lois divines, à cause de Dieu, et de Dieu seul, pour les raisons que nous vous avons déjà indiquées. Mais combien notre obéissance est plus facile, combien notre ardeur au service de Dieu est réchauffée par l'espérance en un avenir meilleur ! Oserai-je ajouter que notre fidélité est stimulée par la crainte des châtiments qui attendent le pécheur dans l'autre vie ? Il est donc de toute importance de réfléchir un peu sur la grande question de l'immortalité humaine, et c'est ce que nous essaierons de faire ce soir, avec la grâce du Seigneur.

I

Une chose, d'abord, est indiscutable : notre chair est destinée à se dissoudre, notre corps est condamné à mourir. Par contre, bien des motifs exigent en nous une survivance, et ce qui doit survivre, ce ne peut être que l'élément pensant et libre qui constitue la meilleure partie de nous-mêmes et que nous appelons notre âme.

I. — L'existence en nous d'une âme immatérielle et absolument distincte du corps, est une de ces réalités certaines, dont nul ne saurait sérieusement douter. Le cerveau n'est qu'un instrument au service de l'intelligence : de lui-même il est incapable de produire l'idée, parce que le moins ne produit pas le plus, parce que la matière n'engendre pas l'immatériel. Nier l'âme spirituelle, ce serait nier non seulement la pensée, mais encore la liberté de l'homme qui serait alors soumis au déterminisme des lois physiques. Il faut donc reconnaître ce principe supérieur qui nous distingue des animaux, qui nous élève bien au-dessus de toutes les créatures terrestres.

Quelques matérialistes ont essayé de se soustraire à cette obligation logique. Ils ont voulu nous persuader que l'existence de l'âme ne saurait être démontrée, parce que l'âme ne tombe pas sous les sens, ne se révèle pas à l'expérience. Cela tient, tout simplement, à ce que leur analyse est incomplète. Naturellement l'âme spirituelle — et précisément parce qu'elle est spirituelle — échappe aux modes sensibles d'investigation qui ne peuvent atteindre que les corps ; naturellement aussi, l'expérience physiologique, qui a pour objet les fonctions des organes, ne peut dépasser les bornes de l'univers matériel vivant. Mais à côté — et au-dessus — des sciences expérimentales, restent les sciences de raisonnement et les recherches philosophiques : c'est dans ce haut domaine de la pensée qu'on rencontre l'âme humaine et qu'on peut se convaincre de sa réalité.

S'il fallait renoncer à tout ce qu'on ne peut expliquer par une expérience directe, il faudrait renoncer

à bien des découvertes, et spécialement à celles dont s'enorgueillit l'époque moderne, comme le magnétisme animal ou l'électricité. Essayez d'expliquer comment le fluide électrique agit pour allumer vos ampoules ou pour transporter les sons à des distances inconnues jusqu'alors ? Vous n'y arriverez pas, ni moi non plus. Cela ne nous empêchera pas de tourner notre commutateur avec assurance, ni de nous offrir, quand nous en aurons le loisir, un petit concert de T. S. F. Encore une fois, il est essentiel de ne pas mêler l'ordre des choses, de ne pas demander aux organes des sens une démonstration qui ne peut être obtenue que par la logique rigoureuse de l'esprit.

II. — Cette vérité élémentaire, le genre humain l'a d'ailleurs confusément comprise et l'admet depuis ses origines. Comptez les négateurs de l'âme : ils vous apparaissent extrêmement rares, perdus dans l'immensité des âges comme des épaves insignifiantes dans l'immensité de l'océan. Contre ces quelques isolés se dresse l'affirmation de tous les hommes qui, toujours et partout, ont admis cette vérité fondamentale : *il y a en nous un principe qui ne sera pas détruit*.

Nous ne saurions, par ailleurs, préférer l'hypothèse de quelques originaux, généralement considérés comme des esprits faux, à l'assertion universelle de tous les peuples et dans tous les temps, des plus grands philosophes comme des tribus les moins civilisées. Un vieux proverbe prétend que l'exception confirme la règle. Ici l'exception confirme la vérité et la sagesse universelle qui met inlassablement sa confiance dans l'espoir d'une âme immortelle.

Interrogez plutôt l'histoire du monde. Dès les débuts les plus lointains, dès les cavernes paléolithiques, nous saisissons les vestiges d'une croyance à l'immortalité. On ne saurait expliquer autrement les cultes primitifs, surtout le culte des mânes et des morts.

Ouvrez les premières pages de la Bible. Nous y lirons à chaque ligne l'absolue conviction des patriarches. Il n'est pas besoin, n'est-ce pas, d'insister sur la doctrine des Hébreux, qui avaient été choisis par Dieu pour être les dépositaires de la révélation authentique. Israël n'a jamais cessé de croire à cette survie ; il savait que les âmes des défunts reposaient provisoirement dans les limbes où le Messie descendrait un jour pour les en faire sortir et les entraîner à sa suite vers les splendeurs du paradis. L'antique théologie des Juifs cadre parfaitement sur ce point avec le dogme catholique.

Mais la certitude d'un avenir sans fin est si normale, si sage, si nécessaire, que nous la retrouvons dans tous les peuples, même les plus sauvages, même les plus éloignés de la révélation primitive. La Chaldée et l'Orient la représentent sous le symbole du feu qui ne s'éteint jamais ; l'Egypte l'inscrit dans les hiéroglyphes de ses hypogées et de ses catacombes. La mythologie grecque nous montre les ombres des morts errant sous les ombrages agréables d'un monde ignoré des vivants ; bientôt Platon et Socrate dégagent la réalité du mythe et démontrent par la philosophie ce que l'instinct obscur de la race avait tout d'abord pressenti. Rome parle de l'Elysée, où se retrouvent les humains après les fatigues de la vie ; elle parle aussi du Tartare, lieu d'éternelle expiation pour les criminels et les maudits.

Voulez-vous écouter maintenant les légendes des anciennes tribus du Nord : elles vous montreront un paradis sanglant, où les mânes des héros se livrent à leur joie suprême : celle de combattre et de s'entre-tuer, et où l'on ressuscite après chaque lutte pour se livrer à des batailles nouvelles sous la protection du dieu Thor. Allez plus loin que le monde alors connu ; fouillez les temples du Soleil et les tombeaux ciselés du vieux Mexique : vous y retrouverez, tout comme dans l'Inde ou dans la Chine d'il y a soixante siècles, le même *Credo* confiant.

Les temps s'écoulent sans rien changer à l'universelle croyance : Mahomet inscrit dans le Coran la promesse de l'immortalité ; Luther et Calvin, qui rejettent tant d'articles de foi, se sentent contraints de maintenir la promesse d'une autre vie. Et même quand l'incrédulité gangrène un peuple moderne, un instinct supérieur le pousse, quoi qu'il en ait, à s'incliner devant les cercueils, à vénérer la vie dans la mort : voyez le tombeau de l'Arc de Triomphe.

Oh ! sans doute, bien des erreurs obscurcissent la foi humaine déformée par des récits successifs : on se trompe sur les détails, sur les conditions réelles de cette existence mystérieuse qui fera suite à la vie présente. Mais le point capital reste le même. Nul homme ne peut se résoudre à disparaître complètement dans la poussière. Le genre humain — et c'est cette affirmation qu'il faut retenir, car il ne saurait s'égarer tout entier sur ce point capital — le genre humain répète sans cesse, toujours et partout, en l'amplifiant, le cri d'Horace : « *Non omnis moriar*. Je ne mourrai pas entièrement. »

II

Il faut bien convenir, m. f., que cette confiance générale pourrait sembler ne pas constituer, à elle seule, une preuve rigoureusement absolue. Mais elle est corroborée par une foule d'autres arguments.

I. — Il y a d'abord le témoignage intime de notre conscience individuelle. Voulez-vous oublier une minute tous les raisonnements et toutes les discussions, toutes les controverses et toutes les lectures ; voulez-vous faire taire en vous jusqu'à la moindre voix étrangère, pour n'entendre plus que le cri de votre âme ? C'est cette âme même qui protestera de cette immortalité qui lui est nécessaire pour satisfaire ses tendances foncières.

C'est une fort vieille mode que de se lamenter sur l'inquiétude humaine : chaque époque a produit des esprits romantiques qui ont plus ou moins brillamment exploité ce thème. Mais ce lieu commun, si usé soit-il, se fonde sur une réalité dont nul ne saurait douter. Les bonheurs vulgaires et passagers ne suffisent pas à notre âme ; même dans les fêtes et les triomphes, quelque chose d'inassouvi pleure silencieusement au fond de nous. Pourquoi ? Parce que l'univers matériel n'est pas adéquat à l'esprit ;

parce que tout ce qui est fini, périssable, reste infiniment au-dessous de nos aspirations.

L'âme, au reste, se rend bien compte qu'elle n'est pas faite pour ce monde. Elle peut y chercher, et même passionnément, les distractions et les plaisirs. Au fond, même dans les jouissances les plus folles, elle a conscience de se pervertir, de se dégrader en se livrant entièrement aux voluptés charnelles. Elle porte en elle, discrètement mais sûrement, la notion du but auquel elle doit tendre, et ce but infini suppose une égale persistance.

— Instinct, direz-vous, sentiment aveugle. — Non, il y a bien plus que cela dans cette tendance innée : il y a l'indication certaine que le Créateur lui-même a placée en nous. Ce sentiment peut être voilé, il n'en reste pas moins rationnel : la nature de nos facultés intellectuelles et libres réclame une durée qui n'aura pas de limite. De même que notre pensée dépasse les frontières du globe, de même notre vouloir déborde l'univers présent, de même surtout notre cœur aspire de toutes ses forces à des affections infinies. Et nos désirs ne sont si intenses que parce qu'ils résultent de la réalité même des choses.

II. — Ces aspirations communes à la foule des hommes ont été analysées, contrôlées à maintes reprises par les philosophes et les sages. Leurs études viennent à l'appui de notre thèse. Que de fois, depuis des milliers d'années, les plus profonds penseurs n'ont-ils pas répété que nous sommes des êtres mixtes, composés d'un corps matériel et d'une autre substance insaisissable !

Le corps, agrégation complexe d'atomes, ne saurait persister dans l'état actuel : il doit se dissoudre et se corrompre, suivant la loi qui régit toutes les créatures matérielles. Mais l'âme est universellement reconnue comme simple. Or ce qui est simple ne saurait se décomposer, se réduire en parties, puisqu'il ne comporte pas de parties. De ce raisonnement si peu compliqué il résulte que l'âme humaine doit subsister même après la disparition de l'élément charnel.

Comment, alors, se comportera-t-elle ? Quels seront alors sa situation et son genre nouveau d'existence ? C'est un problème différent que nous aurons à résoudre plus tard, à la lumière de la foi. Pour l'instant, force nous est de reconnaître que l'on ne peut pas diviser ce qui n'est pas étendu, qu'on ne peut, par suite, disséquer l'âme ou la détruire, puisque sa simplicité même la rend inaccessible à toute tentative de désorganisation.

Un autre argument, maintes fois, a été mis en avant par la philosophie des divers âges. Il ressemble au premier, en pratique, sans se confondre théoriquement avec lui. Il part de ce principe, admis de tous, que notre âme est spirituelle. Qu'est-ce qu'une substance spirituelle ? C'est, sans doute, quelque chose qui existe en soi-même, puisque c'est une substance. Mais c'est aussi quelque chose qui diffère absolument de la matière telle que nos yeux la perçoivent chaque jour, et qui se régit par des lois toutes différentes. De même que la condition de l'être matériel comporte la décomposition et la mort, ainsi la condition de l'être spirituel suppose cette permanence que nous nommons immortalité.

Pardonnez-moi, m. f., l'aridité de cette démonstration, abrégée et simplifiée, d'ailleurs, autant qu'il a été possible. Le théorème qui se présente à nous est un de ceux qu'on ne pourrait expliquer par de simples affirmations ou de vagues paroles sentimentales. Son importance, cependant, est capitale, puisqu'elle domine toute notre vie. Aussi faut-il, coûte que coûte, le scruter jusqu'au fond, pour aboutir à la certitude.

C'est ce que nous continuerons de faire, si vous le voulez bien. Après avoir constaté l'unanimité de la race humaine dans sa croyance, après avoir écouté la voix intime de notre âme, après avoir résumé les preuves de la sagesse terrestre, c'est vers Dieu maintenant que nous allons nous tourner ; c'est à lui que nous demanderons la solution du grand mystère ; c'est à sa réponse infaillible que nous ajouterons foi.

III

L'affirmation divine, sur ce point, ne saurait faire aucun doute et vous la connaissez d'avance. S'il est bon d'y revenir encore, c'est parce qu'elle possède une puissance qui dépasse la force des raisonnements humains, c'est parce qu'elle émane de la Science absolue pour qui rien n'est trouble ni incertain, et de la Vérité qui ne peut nous induire en erreur.

Qui donc pourrait être assez sceptique pour ne pas croire à la voix qui répète aux créatures humaines l'affirmation d'espérance : « Malgré l'apparence contraire, vous n'êtes pas faits pour mourir » ?

I. — Au surplus, cette parole, ce n'est pas une seule fois que le Maître l'a prononcée. Elle se retrouve tout au long des saints Livres. Quand il parlait au peuple juif, Dieu savait parfaitement qu'il s'adressait à des tribus barbares, entêtées, lentes à croire et que les miracles mêmes ne convertissaient que pour un temps. Aussi avait-il soin de revenir sans trêve sur les points capitaux et les dogmes essentiels.

En ce qui, directement ou indirectement, concerne la question présente, la pensée de l'immortalité de l'âme est présente presque à chaque page. En prononçant la sentence de condamnation sur Adam et Eve, le Seigneur ne fait-il pas luire à leurs yeux une espérance de pardon qui ne se réalisera que dans des siècles et dont les coupables, par conséquent, ne pourrons jouir qu'à condition de survivre ? Quand il exige la fidélité des patriarches, n'entend-il pas les récompenser dans un monde meilleur ?

Voici venir David, à qui l'Esprit-Saint dicte des psaumes : ces poèmes lyriques proclament presque à chaque strophe l'espoir en l'immortalité : « Mon âme vivra en Dieu, » chante le saint roi, qui aspire au ciel « comme le cerf altéré court aux fontaines de l'eau fraîche. » Des siècles passeront encore, et toujours les hérauts de Dieu renouvelleront sans se lasser les mêmes promesses : Isaïe et Daniel, entre bien d'autres, annonceront le grand réveil des morts, et Jérémie lui-même, malgré la tristesse qui l'accable, proclamera le bonheur de la vie future. Après les prophètes, voici les saints qui sont aussi les inter-

prêtes autorisés du Seigneur. Ecoutez plutôt Job qui s'écrie : « Je verrai mon Dieu... Je le contemplerai de mes propres yeux ! » (xix, 26).

Avec le Christ, nous assistons à une révélation plus complète de cette vérité. Il affirme notre survivance, il la prouve expérimentalement, si l'on peut dire, en réintroduisant dans des corps trépassés les âmes qui les avaient quittés, et en se ressuscitant lui-même. Après lui, ses Apôtres insisteront encore. S. Jean, par exemple, apercevra dans une vision les âmes des martyrs peuplant le ciel. (Apoc., vi, 9). Et S. Paul, le Docteur de la nouvelle Loi, écrira un jour aux Corinthiens : « Or, si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts ? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi est notre foi... Si nous n'avons d'espérance dans le Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. Mais maintenant le Christ est ressuscité des morts ; il est les prémices de ceux qui se sont endormis... Et comme tous meurent en Adam, tous aussi seront vivifiés dans le Christ. » (I Cor., xv, 12-22).

II. — Au fur et à mesure que s'écoulent les âges, les disciples de la foi catholique, les Pères et les Docteurs de l'Eglise réitèrent la doctrine traditionnelle. Le texte originel du Symbole, tout comme celui que nous récitons chaque jour, affirme cette « résurrection de la chair » que l'on ne saurait concevoir si l'âme elle-même avait péri. Le formulaire de Damase professe la vie éternelle, comme celui de S. Athanase, comme le *Credo* de Nicée. S. Grégoire compare l'âme à la lumière « chaque jour renaissante, » tandis que S. Jean Chrysostome annonce la réunion future des âmes aux corps, et que S. Augustin et S. Jérôme précisent les détails de cet événement prodigieux. Voulez-vous lire les arrêts des grands Conciles infaillibles ? Le cinquième concile du Latran, après celui de Vienne, promulgue l'immortalité de l'âme humaine.

Et ce n'est pas seulement dans des circonstances plus solennelles que l'Eglise, inspirée de Dieu, revient sur ce dogme primordial. Chaque jour, on peut dire à chaque heure, elle rappelle cette vérité dans ses prières : qu'est-ce que la prière pour les défunts, sinon une affirmation que l'âme persiste et peut souffrir dans l'au-delà ? Lorsque l'Eglise maternelle s'approche des cercueils pour pleurer sur ses fils ravis à son affection, pensez-vous donc qu'elle va dire que tout est désormais fini pour eux ? Bien au contraire, sa liturgie est pleine de céleste assurance. Sans doute, elle n'annonce pas que chaque éternité sera triomphale, et son « *Dies iræ* » nous fait frémir en évoquant le redoutable jugement de Dieu. Mais Dieu même ne saurait juger la mort : il châtiera donc — ou couronnera — une âme qui est restée vivante. Et d'ailleurs le funèbre office des défunts s'achève dans un chant d'espoir : « *In paradisum deducant te Angeli.* »

III. — Il faudrait des jours pour tout citer, tant les témoignages abondent. Mais si tant de textes accumulés ne parvenaient pas à vous convaincre, vous trouveriez une preuve nouvelle dans le fait même de notre Rédemption par le Christ. Croyez-vous, en effet, que Jésus ait subi l'humiliation de se faire homme, les souffrances et la mort sur la croix, uniquement pour donner plus de bonheur temporel aux hommes, pour que ses fidèles fondent des hôpitaux au moyen âge ou prônent, au xx[e] siècle, les syndicats catholiques et les assurances sociales ? C'était bien secondaire à ses yeux. Ce qu'il voulait par-dessus tout, ce qui était le but de sa mission, c'était le salut de nos âmes.

Si nos âmes étaient destinées à disparaître avec nos membres, l'œuvre du Christ, limitée à des proportions purement terrestres, devenait indigne de sa divinité. C'est pour l'avenir du ciel que le Messie travaillait et souffrait en ce monde ; son clair regard voyait plus loin que nos horizons étroits ; ce qu'il aimait, c'étaient sans doute nos corps, c'étaient surtout nos âmes en péril.

Il n'a pas voulu nous arracher totalement aux misères qui sont la condition de l'existence présente ; en revanche il nous a préparé un destin de bonheur. Or, cet avenir et ce destin, qui ne doivent pas se réaliser ici-bas, comment pourrait-on les expliquer sans la survivance de notre âme ? Puisque Jésus est mort pour nous, il faut donc que nos âmes vivent, qu'elles vivent sans jamais mourir.

* *

L'immortalité constitue le plus précieux et le plus sublime des privilèges. Elle nous différencie absolument de tout ce qui existe en ce monde ; elle nous élève, par certains côtés, jusqu'aux êtres spirituels ; elle nous rapproche des anges, plus spirituels que nous, sans doute, mais dont nous partageons l'immortalité. Dans les détresses d'ici-bas, elle est la consolation souveraine : grâce à elle, en effet, nous pouvons aspirer aux saintes revanches du bonheur et nous avons, en attendant, cette courageuse patience qui permet de supporter sans faiblir les épreuves et de vaincre les obstacles accumulés.

Elle est aussi le triomphe de la justice. Par elle les iniquités du présent seront compensées dans le futur. On se demande quelquefois pourquoi le Seigneur semble oublier ses fils malheureux ou persécutés, pourquoi il tolère l'insolente puissance des criminels heureux, des méchants oppresseurs. La survivance dans l'au-delà donne la clef de ce mystère : un jour viendra, un jour sans fin, où l'équilibre sera rétabli, où les fautes seront châtiées, où les mérites péniblement acquis recevront leur auréole.

L'immortalité est enfin l'apothéose de l'amour. Elle nous garantit que notre charité ne restera pas vaine, que nous pouvons parvenir au terme après lequel nous aspirons et qui se dérobe à nos pauvres yeux aussi longtemps que nous restons vivants. Grâce à la vie qui ne finit pas, nous nous approcherons de Dieu, dans l'intimité de sa béatitude, pour chanter ses louanges, pour vivre glorieusement de sa vie, pour le servir sans fin dans l'amour. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XV

Quinquagésime

LA PÉNITENCE CHRÉTIENNE

Lorsque Notre-Seigneur prédisait à ses Apôtres les principales circonstances de sa Passion, ceux-ci, dit l'Evangile, ne comprenaient rien de ce qu'il disait. Il est un autre langage auquel, par instinct, l'homme ferme l'oreille : les exhortations à la pénitence que l'Eglise nous adresse en ce temps du Carême où nous allons entrer. La nature humaine a horreur de tout ce qui la contrarie et la mortifie.

Et pourtant, la nécessité de la pénitence est un des dogmes fondamentaux de notre foi. Faute de l'admettre, on s'expose à de cruels mécomptes en l'autre vie. C'est donc sur ce sujet que nous arrêterons aujourd'hui notre pensée.

Nous réduirons ce que nous avons à en dire à ces deux points : *pourquoi* et *comment* faut-il faire pénitence ?

I

Pourquoi faut-il faire pénitence ?

Sans doute, si nous n'avions que la volonté expresse de Notre-Seigneur, son ordre formel, cela suffirait pour nous porter à embrasser généreusement la pénitence ; surtout si à cet ordre s'ajoute l'exemple. L'amour et le respect que nous portons à ce divin Maître ne nous permettraient aucune hésitation. Est-ce que l'enfant demande à son père la raison de ses prescriptions ?

Cependant, puisque Notre-Seigneur veut bien que nous connaissions quelques-unes des raisons qui nous font un devoir de pratiquer la pénitence, leur considération ne sera point inutile.

La première de ces raisons, la voici : c'est qu'il y a deux vies opposées en nous, à savoir la vie de la grâce et la vie de la nature corrompue ; la première ne peut prédominer en nous, comme c'est son droit, que par la pénitence, par la mortification de la nature viciée.

Qui de vous n'a lu, et bien souvent, ce chapitre admirable de l'*Imitation* où le pieux auteur montre l'opposition radicale qui existe entre les tendances de la grâce et de la nature ? Rien dans toute la théologie et la mystique, n'est plus certain que cet antagonisme : la nature nous pousse toujours à la révolte, à la paresse dans le service de Dieu ; la grâce fait passer la loi divine avant tout. La nature nous porte à préférer ce qui passe à ce qui dure éternellement, les biens matériels aux spirituels ; la grâce nous fait dire avec S. Paul : « *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*. J'ai le désir de partir et d'être avec le Christ. » (Phil., I, 23). La nature nous pousse à sacrifier nos frères, le prochain à nous-mêmes, elle ne vit que d'égoïsme ; la grâce nous fait aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Nous avons dans la Bible des figures admirables de cette opposition : ainsi Isaac et Ismaël, l'un, fils de l'esclave, l'autre, fils de la femme libre ; ils se disputent au point qu'Abraham doit renvoyer Ismaël et Agar et garder le fils de Sara... Jacob et Esaü se battent dans le sein de leur mère ; c'est le dernier-né qui doit supplanter le premier.

Voyez dans le Nouveau Testament : toutes les pages découvrent ou supposent le même phénomène ; et S. Paul ne nous dit-il pas que « la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair » ? (Gal., V, 17).

Et en dehors de toutes les autorités divines, n'avons-nous pas notre expérience ? Que de fois n'avons-nous pas gémi sous cette lutte ! Que de fois n'avons-nous pas reconnu, comme l'Apôtre, qu'un ange de Satan nous soufflette ! Que de fois ne nous sommes-nous pas écriés : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Or, quel est le moyen d'assurer la suprématie de la grâce sur la nature ? Ni Jésus ni l'Eglise ne pouvaient manquer de nous l'indiquer : la pénitence, en retirant au corps ses avantages, en pliant la volonté humaine sous la volonté divine, en supprimant non seulement le superflu, mais le nécessaire, assure ce triomphe. C'est la première raison qui nous la rend obligatoire.

La seconde, c'est que, par suite de cette opposition entre la grâce et la nature, nous avons tous laissé dominer celle-ci en nous ; nous avons subi son joug, nous avons fait injure à la grâce qui devait être reine ; autrement dit, nous avons été pécheurs, si nous ne le sommes plus. Notre-Seigneur a bien pu dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? » (Jo., VIII, 46). Cela n'est vrai que de lui et de Marie. Tous, nous avons péché ; aussi S. Jean proclame-t-il que si quelqu'un se dit pur de toute tache, celui-là est aveugle et se fait illusion. Et que de fautes, sinon graves, du moins légères, dans nos prières, dans nos rapports avec le prochain ! Or, qu'est-ce qu'un péché ? C'est le triomphe, et triomphe injuste, de la nature sur la grâce. Nous sommes donc tenus de réparer cette injustice. Et c'est la seconde raison de nous livrer à la pénitence.

II

Comment faut-il faire pénitence ?

C'est presque toujours l'esprit et l'intention avec lesquels nous faisons une chose qui donnent la valeur à nos actions. L'objet en lui-même peut être excellent ; mais le but que nous poursuivons influe grandement sur la moralité de nos actes. Pour comprendre ceci, rappelez-vous le jugement porté par Notre-Seigneur sur l'aumône faite par les Pharisiens et par la pauvre veuve, dans le tronc du Temple. Or, si cela est vrai de l'esprit qui accompagne toute œuvre de piété, c'est surtout vrai de celui qui nous anime à la pénitence. Comment donc faut-il la pratiquer ?

1° Il faut faire pénitence avec *esprit de foi*. Comprenons bien ceci : d'après ce qui précède, toute la pénitence chrétienne repose sur le dogme de la chute originelle et du foyer de péché qu'elle a laissé en nous. Nous faisons pénitence pour étouffer en nous la concupiscence, fruit du péché originel.

La pénitence chrétienne est un *acte de foi* à ce dogme. Et, chose remarquable, plus les hommes

croient à cette chute, plus ils se livrent volontiers à la mortification. Voyez les mondains, chez qui la foi est presque morte : leur pénitence est quasi nulle. Voyez les saints en qui la foi abonde : comme leur pénitence est plus étendue et toujours plus grande, à la mesure de leur foi ou sainteté ! Un homme qui ne voit rien de mal en lui, qui trouve que tout, dans ses pensées, ses affections, ses sens, est à sa place, pourquoi ferait-il pénitence ?

2° Il faut faire pénitence *en union avec Jésus-Christ*.

L'esprit de foi est indispensable pour donner couleur surnaturelle à notre pénitence ; mais ce qui lui assure une valeur incomparable, c'est de l'unir avec celle de Jésus, nous rappelant une parole solennelle de S. Paul : « Maintenant je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps qui est l'Eglise. » (Col., I, 24).

Une des vertus que les âmes pieuses aiment surtout à considérer et qui fait le plus d'impression sur elles, c'est leur incorporation à Jésus-Christ. Nous ne faisons qu'un corps avec lui. Il est la tête. Ce corps a une même âme qui est le St-Esprit. Dès lors, tout est commun entre lui et nous. Voilà pourquoi l'Eglise propose le jeûne de Jésus-Christ au commencement du nôtre, pour nous inviter à les unir.

3° Il faut faire pénitence *avec joie*. L'Eglise le comprend si bien qu'elle nous fait spécialement cette recommandation ; elle se souvient de l'enseignement du Maître : « Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites qui exténuent leur visage, pour faire paraître aux hommes qu'ils jeûnent... Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est dans les cieux. » (Math., VI, 17-8). L'Eglise sait le désir du Cœur de Jésus. Dieu aime celui qui donne avec joie.

* *

Encourageons-nous donc à la pénitence pour accomplir la loi d'expiation et de réparation qui s'impose depuis la chute originelle, pour faire triompher en nous la grâce sur la nature, pour nous affranchir du péché.

Pour nous réconforter, nous nous rappellerons cette parole de S. Paul : « J'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous. » (Rom., VIII, 18).

XVI

1er Dimanche de Carême

LA TENTATION

A peine Jésus a-t-il inauguré sa vie publique par le baptême et la proclamation solennelle du Père céleste, qu'il part pour engager la lutte contre le démon. En subissant au désert l'attaque de son ennemi, il nous mérite la force qui nous permettra de vaincre à notre tour, il nous encourage par son exemple, il nous montre que personne n'est à l'abri du danger et par là il nous rend circonspects, il nous enseigne surtout de quelles armes nous devons user pour nous défendre. Apprenons de lui quelle attitude il nous faut observer à l'égard de la tentation.

I

La première règle à suivre est de ne pas nous y exposer volontairement.

Notre-Seigneur lui-même — l'Evangile a soin de le noter — n'est allé au désert que sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. La Sainte Ecriture nous avertit que « celui qui aime le danger y périra. » (Eccli., III, 27). Quant à ceux que nous admirons à juste titre pour l'éclat de leur sainteté et de leurs vertus, ils n'ont remporté de telles victoires qu'après avoir fui tout ce qui pouvait les porter au péché. Pourquoi ces retraites dans la solitude, pourquoi ce renoncement aux richesses, aux plaisirs même licites de la chair, aux fêtes bruyantes et mondaines, si ce n'est afin d'offrir moins de prise aux assauts de l'ennemi ?

Sans doute, « Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces » (I Cor., X, 13) ; il se doit à lui-même ou de diminuer la violence de l'attaque ou de nous soutenir intérieurement par sa grâce. Mais si, de gaieté de cœur, nous bravons le péril, nous ne pouvons plus compter sur le secours d'en-haut : Dieu ne nous a rien promis, il ne nous doit rien, car il n'est pas tenu de prévenir les conséquences funestes de nos actes libres. Bien plus, nous devons nous attendre à ce que Dieu nous retire son secours ; puisque nous nous fions ainsi témérairement à nos propres forces, sa gloire est intéressée à nous en faire toucher du doigt, par notre expérience personnelle, le peu de vigueur. Il faut aussi que le secours divin ne devienne pas un motif de présomption pour l'homme ; or il le deviendrait infailliblement s'il était assuré même dans les tentations où l'on s'engage contre la volonté du Seigneur.

Le démon connaît bien cette vérité. Mais, pour nous faire tomber plus facilement, il cherche à nous convaincre du contraire. « Jetez-vous en bas, disait-il à Notre-Seigneur, car les anges viendront vous recevoir dans leurs mains, pour que vous ne ressentiez aucun mal. » C'est toujours la même parole qu'il répète : « Jetez-vous en bas, c'est-à-dire permettez-vous cette lecture, ces fréquentations, ces spectacles, ces liaisons dangereuses ; ne vous refusez aucun plaisir, vous êtes trop fort pour succomber, et en tous cas Dieu viendra à votre secours. »

Jésus nous enseigne la conduite à tenir en cette éventualité. Il était plus que personne aimé de Dieu, et si quelqu'un pouvait attendre un miracle en sa faveur, c'était lui, à coup sûr. Sa réponse est pourtant un refus catégorique : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

En effet, la présomption qui s'expose au danger ne fait pas autre chose que tenter Dieu, car elle lui demande un miracle sans nécessité. Tout comme le corps, l'âme a ses lois naturelles : il est normal, par exemple, que tel objet, présenté de telle manière à

notre entendement, éveille en nous une vive convoitise qui détermine le consentement de la volonté libre. Vouloir la cause sans l'effet serait imiter la folie de celui qui se jetterait dans les flammes avec l'espérance de n'être pas brûlé. Ni dans un cas ni dans l'autre, on ne peut compter sur une intervention positive de Dieu.

II

Mais il arrive fréquemment que la tentation provienne de circonstances où nous nous trouvons indépendamment de notre volonté, comme le sont notre milieu, nos occupations, les devoirs de notre charge. Nous pouvons alors avoir confiance que Dieu nous accordera toutes les grâces nécessaires.

Gardons-nous cependant d'une fausse sécurité qui nous laisserait dans l'inertie. « *Dei sumus adjutores,* » disait S. Paul (I Cor., III, 9) ; c'est pourquoi notre concours est nécessaire au triomphe. La condition du chrétien ici-bas est, non la quiétude du paradis terrestre, mais la lutte dans l'arène. Nous devons déployer tous les efforts dont nous sommes capables ; Dieu bénira ceux-ci et les rendra efficaces.

Un moyen utile pour mieux vaincre son ennemi, c'est de l'affaiblir. Le démon trouve en notre nature corrompue des alliés précieux. Une excellente tactique sera donc d'employer la mortification qui matera notre corps et le rendra plus docile à notre âme. Telle est la leçon que nous donne Jésus par son jeûne de quarante jours, tel est le motif dont s'inspire l'Eglise quand elle nous engage à imiter cet exemple.

Il faut bien le reconnaître : le jeûne, autrefois en honneur dans les populations chrétiennes, est presque partout tombé en désuétude. Les raisons de ce fait, assurément, ne manquent pas, mais ne faudrait-il pas mettre en bonne place, parmi elles, une diminution de la ferveur et une complaisance exagérée pour le corps ? La parole de Notre-Seigneur demeure vraie : « Ce genre de démons ne se chasse qu'au moyen de la prière et du jeûne. » (Math., XVII, 20). Si nous ne pouvons jeûner, ayons du moins un véritable esprit de pénitence.

Le texte que je viens de citer nous rappelle un autre moyen : la prière. Celui-ci résulte de la nature même des choses. Dans toute guerre, en effet, les partis cherchent à augmenter leurs forces en se conciliant des alliés. Plus ceux-ci sont nombreux et puissants, plus le succès est assuré. Le chrétien ne peut trouver de meilleur secours qu'en Dieu. « Si Dieu est pour nous, s'écrie S. Paul, qui sera contre nous ? » (Rom., VIII, 31). Et Dieu, pour nous aider, n'attend que notre prière : « Demandez et vous recevrez, » a-t-il dit lui-même. Unissons-nous donc, en ce temps du Carême, aux supplications plus nombreuses et plus pressantes que l'Eglise fait monter vers le ciel.

* *

Après qu'il eut repoussé les suggestions du démon, Jésus vit les anges s'approcher de lui et le servir. Si, comme lui, nous persévérons jusqu'à la fin, une récompense semblable nous est promise. Mais, cette fois, ce ne seront plus les anges : Dieu lui-même se mettra à notre service : « *Transiens ministrabit illis.* » (Luc, XII, 37). Il nous fera asseoir sur son trône (Apoc., III, 21), il essuiera les larmes de nos yeux (*ibid.*, XXI, 4), il fera de nous ses convives (*ibid.*, III, 20) et il nous donnera à manger le fruit de vie et la manne cachée (*ibid.*, II, 7, 17). Puissions-nous tous avoir part à ce festin. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

14

Le miroir

Voici un prédicateur qui, sans prononcer une seule parole, vous dit la vérité sur votre propre compte et qui ne vous flatte que quand vous vous composez devant lui pour lui cacher vos tares. C'est un instrument de toilette qui sert surtout aux personnes d'un autre sexe. Elles en ont un maintenant jusque dans leur sac à main ; elles s'en servent même à l'église : j'en ai eu des reflets dans les yeux en chaire ! ! Cet instrument, vous le devinez, c'est le miroir.

I. — Le mensonge du miroir

« *Je suis un miroir menteur, pauvre vaniteuse ! Je ne te montre de toi-même qu'un petit vernis superficiel, qu'une mince enveloppe ; et encore, cette enveloppe n'est que celle d'aujourd'hui : elle sera déjà changée demain.* »

Mon père avait toujours dans son livre de prières un miroir bien plus vrai que celui dont se servent les vaniteuses : c'était une image qui représentait une tête de mort. Au-dessus de l'image on lisait, écrits en grosses lettres, ces mots : « Miroir fidèle, » et au bas ces autres mots : « Toi qui me regardes, *demain tu me ressembleras et pour longtemps.* » C'était là un miroir qui ne reflétait pas seulement l'enveloppe, mais ce qu'il y a dessous et qui donnait de bonnes pensées.

Quand vous regardez dans la glace votre pauvre visage et que vous êtes tentées de vous complaire dans votre prétendue beauté, mes sœurs, dites à votre miroir : « Tu ne me montres pas tout, tu ne fais voir qu'un petit vernis qui recouvre ma peau et qui demain sera fané, flétri. Mon visage sera ridé, déformé ; ce sera pour moi la laideur, la décrépitude, et finalement ce sera la décomposition du tombeau. »

Pourquoi tant s'occuper d'une beauté si vaine, si éphémère ? Il serait bien plus sage de préparer à son âme une beauté éternelle !

II. — Le miroir de l'ame

« *Chrétien, il y a un autre miroir dont tu devrais te servir souvent et qui te serait bien plus utile que la glace : c'est celui qui te montre l'état de ta pauvre âme, pour que tu fasses disparaître les taches, les difformités qui la rendent laide aux yeux du ciel tout entier : ce miroir c'est la parole de Dieu, c'est aussi Marie, car elle réfléchit tous les*

rayons du soleil de Justice, elle est le Verbe copié, pratiqué. »

La parole de Dieu, en effet, nous dit ce que nous devrions être pour plaire à Dieu. C'est un miroir qui ne flatte pas, qui nous reproche nos imperfections, nos fautes, nos défauts, nos vices, toutes les souillures de notre âme.

Voilà le miroir dont nous devons nous servir, non pas seulement pour regarder, mais pour laver et faire disparaître par le repentir et le changement de vie les taches de notre âme. Il ne faut pas faire comme celui dont parle S. Jacques, qui, s'étant regardé dans le miroir, s'en va comme il était venu (Jac., I, 24). On se regarde au miroir en méditant sur la parole de Dieu, en écoutant un sermon, en faisant une bonne lecture. Après avoir ainsi constaté ses misères morales, il faut les faire disparaître, se laver. Le fait-on ?

Oh ! combien il est nécessaire, si on veut se sanctifier, de se regarder souvent dans ce miroir de la parole de Dieu, vivante en Marie ! C'est un miroir qui nous est apporté du ciel par le Fils de Dieu. Quelle responsabilité pour ceux qui refusent de s'y regarder en ne venant pas entendre les instructions ou en n'y réfléchissant pas, en ne faisant aucune bonne lecture, en ne considérant pas les beaux exemples de la Mère de Dieu ! Ils garderont leurs taches et leurs difformités, et ils paraîtront ainsi devant le souverain Juge. Et ces taches sont vues, remarquées, et elles le seront éternellement par le ciel tout entier, tandis que la beauté ou la laideur d'un visage est remarquée maintenant par bien peu de personnes et sera vite oubliée.

III. — Embellir son ame

« *Toi qui te sers du miroir, apprends donc comment il faut faire pour t'y voir toujours beau, ou moins laid.* »

Toute personne peut arriver à posséder une certaine beauté extérieure, fût-elle difforme ou contrefaite, car il y a une beauté qui se reflète toujours sur le visage : celle de l'âme. C'est du reste cette beauté qu'il importe uniquement d'avoir. Elle dépasse mille fois celle des traits et du teint et ravit le cœur de Dieu. De plus, sans elle, on ne peut pas avoir la véritable beauté du visage, car celui-ci est le rayonnement de l'âme.

Sans la beauté de l'âme, celle du visage ne serait que mensonge, tromperie et occasion de ruine temporelle et spirituelle ; elle serait en outre toujours bien imparfaite, car toutes les passions, tous les vices de l'âme défigurent plus ou moins le visage. L'orgueil lui donne un air de hauteur, de fierté, qui déplaît à tous ; le libertinage le ternit, le ravage et met dans le regard une immodestie, une effronterie qui inspirent le mépris ; la colère, la haine, la méchanceté se manifestent aussi extérieurement et au lieu d'attirer repoussent ; l'hypocrisie, la duplicité, rendent le regard faux, fuyant et provoquent la défiance ; la jalousie dessèche, ride les traits, rend le teint livide, et répand sur la physionomie une expression mauvaise. En résumé, pour se voir beau dans le miroir, il faut embellir son âme.

IV. — Le regard de Dieu

« *Souviens-toi, ô homme, qu'il y a un autre miroir devant lequel tu es jour et nuit et où tout se grave pour être vu et montré éternellement : ce miroir c'est le regard de Dieu.* »

A ce regard divin rien n'échappe : ni pensées, ni projets, ni paroles, ni actions, et tout ce qui est vu est comme photographié, mais d'une photographie vivante et parfaite. Ainsi tout reste présent et sera vu présent par tous au dernier jour. Quelle humiliation pour les méchants !

Souvenons-nous aussi que ce miroir divin, comme notre miroir, nous renvoie ce que nous faisons devant lui. Si nous sourions, notre miroir sourit ; si nous pleurons, il pleure. Ainsi le miroir divin reflète notre conduite, en ce sens que Dieu est pour nous ce que nous sommes pour lui : si nous l'aimons, il nous aime ; si nous lui tournons le dos, il nous le tourne aussi. Pensons-y !

15

La nuit

Voici un prédicateur qui nous parle quotidiennement pendant de longues heures. Il nous apporte le repos, mais il est aussi parfois bien incommode et bien dangereux : ce prédicateur c'est la nuit.

I. — Les dangers de la nuit

« *Parce que je suis noire et empêche de voir, je fais peur ; et ce n'est pas sans raison, car je suis de fait bien dangereuse.* »

Nombreux en effet sont les dangers de la nuit. Dans l'ordre physique, elle égare facilement le voyageur et peut le faire tomber dans les précipices. C'est la nuit que la plupart des animaux nuisibles sortent pour exercer leurs ravages.

Dans l'ordre moral, la nuit est l'heure du prince des ténèbres, du démon qui travaille surtout la nuit : il se sert de l'obscurité pour encourager au mal : « Fais donc, dit-il, personne ne te voit. » C'est un grand mensonge, car jour et nuit le ciel tout entier nous regarde ; mais comme d'ici-bas nous ne voyons pas tous ces yeux fixés sur nous, nous nous laissons prendre à ce piège du démon.

Aussi est-ce surtout la nuit que travaillent les voleurs, les assassins, les rancuneux, les jaloux, et plus encore les libertins et les impudiques. Que d'infamies cachent ou plutôt voilent pour nous un instant les ténèbres ! Les jeunes gens et les jeunes filles corrompus ont la démangeaison de sortir le soir, de courir les rues mal éclairées, de fréquenter à ce moment les lieux d'amusement, les bals, les cafés, et ce n'est pas pour y dire leur chapelet, soyez-en sûrs !

Dans les plans de la Providence, la nuit est pour le repos, non pour les sorties. Aussi, la nuit, la place d'une jeune fille chaste, qui se respecte et veut être respectée, est à la maison, auprès de ses parents, sinon elle sera une proie facile pour le démon de l'impureté et une occasion de chute pour les autres.

Aussi un devoir élémentaire des parents est de

garder *autant que possible* leurs enfants à la maison pendant la nuit, et d'aller même au besoin voir s'ils sont réellement dans leur lit : ils pourront très bien constater quelquefois que l'oiseau n'est pas dans son nid et qu'il a trouvé le moyen de s'envoler ailleurs... On pourrait donner bien des exemples à l'appui.

II. — La nuit de l'ame

« Il y a une nuit plus dangereuse encore que la nuit extérieure : c'est la nuit intérieure, la nuit de l'âme. Malheur à l'âme plongée dans l'ignorance, l'erreur et le péché ! »

C'est Dieu seul qui est la lumière de notre âme. De même que ce qui fait la nuit aux yeux du corps, c'est l'absence du soleil, de même aussi ce qui plonge les âmes dans les ténèbres, c'est l'absence de leur véritable soleil, de celui qui s'est appelé la lumière du monde : N.-S. Jésus-Christ. Ce qui rend Jésus absent, c'est le manque de foi, l'ignorance, le règne des passions et du péché qui aveuglent l'âme.

1. *Le manque de foi.* — Alors que Dieu nous appelle à des destinées surnaturelles, toutes les sciences humaines nous laissent dans l'ignorance complète sur cette question essentielle. Ce sont les révélations divines qui seules peuvent nous éclairer, nous faire connaître le but à atteindre et les moyens pour y arriver. Or c'est par la foi et la foi seule que les lumières de la révélation peuvent entrer dans les âmes. Cela étant, combien sont à plaindre ceux qui n'ont pas reçu ou qui ont refusé de recevoir ce don précieux ! Ils sont réellement plongés dans de noires ténèbres et dans les ombres de la mort.

2. *Nuit de l'ignorance et de l'oubli.* — Et pour ceux qui ont reçu et gardé le don de la foi à la parole de Dieu, ils peuvent néanmoins être dans d'épaisses ténèbres, s'ils ignorent les vérités révélées, pour ne pas les avoir apprises ou pour les avoir oubliées. Et telle est la condition de la grande majorité des chrétiens. L'ignorance religieuse est aujourd'hui le grand mal dans les pays catholiques. Pour la plupart des chrétiens l'instruction religieuse a été bien insuffisante : un grand nombre n'ont à peu près rien appris ; d'autres, c'est vrai, ont suivi dans leur enfance les catéchismes de communion solennelle, mais beaucoup d'entre eux n'ont guère appris et surtout guère retenu ; quant à ceux qui ont bien appris la lettre, ils ont peu compris et presque tout oublié.

Aussitôt après la cérémonie du renouvellement, la plupart disent : « Nous voilà débarrassés, » comme si l'assistance au catéchisme, qui ne donne que le lait destiné aux enfants, leur avait tout appris. Il aurait alors fallu au contraire compléter l'instruction religieuse par la lecture, l'audition de la parole de Dieu, la réflexion et la méditation. C'est ce que très peu de chrétiens font aujourd'hui ; aussi quelle ignorance, même des vérités dont la connaissance est nécessaire de nécessité de précepte, c'est-à-dire sous peine de faute grave !

Quant à ceux qui connaissent un peu mieux Notre-Seigneur et son Evangile, ils n'y pensent à peu près jamais, absorbés qu'ils sont par leurs petites passions, les préoccupations d'affaires et de plaisir : de la sorte, s'ils ont la lumière, ils la laissent sous le boisseau et prennent toutes les fausses manières de voir du monde. Ils marchent donc dans les ténèbres et on peut dire que pour eux, quand même ils ont gardé la foi, le soleil de Justice ne luit pas.

3. *Nuit des passions et du péché.* — Avec l'ignorance et l'oubli de Dieu, l'homme arrive fatalement au péché, car il n'a pas les lumières suffisantes pour en avoir assez horreur et pour prendre les moyens nécessaires pour l'éviter. Et la pauvre nature humaine, gâtée par le péché originel et abandonnée à elle-même, ne peut que suivre ses penchants qui l'entraînent au mal. Or le péché accroît encore la nuit de l'âme, car il est par lui-même ténèbres, puisqu'il est égarement, erreur et mensonge. Si on n'était pas trompé, en effet, on ne le commettrait jamais, tellement il est une grande méchanceté et une grande folie.

Et cette nuit dans laquelle plonge le péché va s'épaississant. Car le péché conduit par son propre poids à d'autres péchés ; les péchés répétés deviennent habitude et passion, et la passion met un bandeau sur les yeux pour empêcher de voir Dieu, l'éternité, le devoir. A la fin, cette nuit du péché devient, par la soustraction des grâces, l'aveuglement. C'est alors la nuit complète pour la pauvre âme. Pour l'en faire sortir, il faut un miracle de la miséricorde de Dieu. Combien il faut avoir peur de cette nuit pour soi-même !

III. — La nuit de l'enfer

« Il y a une nuit encore plus terrible : c'est celle d'où l'on ne sort plus, la nuit de l'enfer. Voilà, ô homme, la nuit qu'il faut surtout craindre pour toi. »

En enfer il y a du feu, c'est vrai, mais ce feu n'éclaire pas. Dans ce feu c'est la nuit, l'horrible nuit pour les yeux du corps, ce sont les ténèbres extérieures où il y aura, dit Notre-Seigneur, des pleurs et des grincements de dents. Les rayons du soleil qui éclairent la terre n'arrivent pas jusqu'à l'enfer et le soleil du paradis ne s'y montre pas.

C'est donc en enfer une nuit noire que l'œil du réprouvé ne perce que pour apercevoir ce qu'il y a de plus affreux, ce qui est de nature à le jeter dans l'épouvante et dans le désespoir. Il ne voit que les démons, les autres damnés, les horreurs du lieu qu'il habite, mais jamais un rayon de lumière, jamais un objet agréable, jamais un sourire ou une figure amie. Aussi éternellement il répétera cette parole de nos Livres saints : « Nous nous sommes donc égarés, et le soleil de Justice ne s'est point levé pour nous. » (Sap., v, 6).

Si telles sont ces ténèbres pour les yeux du corps, en enfer, quelles ne doivent pas être celles qui affligent l'âme des damnés : quelle nuit de ne voir jamais Dieu, l'éternelle et infinie lumière !

IV. — La nuit de la mort

« *O homme, prévois aussi la nuit qui approche et dans laquelle tu ne pourras plus rien faire : la nuit de la mort. Fais le bien pendant que tu en as le temps.* »

Le cultivateur qui rentre sa récolte se hâte de finir son travail avant la nuit. Nous aussi, chrétiens, hâtons-nous de faire notre récolte pour le ciel, avant que vienne la grande nuit de la mort et du tombeau.

16

Le lis

Oh ! le beau prédicateur ! C'est celui dont Notre-Seigneur dit que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme lui : c'est le lis.

I. — Le lis des vallées

« *Je dois d'abord te faire penser à celui qui s'est appelé la fleur des champs, le lis des vallées : Jésus.* « Ego flos campi, lilium convallium. » (Cant., II, 1).

Il est la plus belle fleur de l'univers, le plus beau des enfants des hommes, le chef-d'œuvre des mains créatrices. Aucune beauté n'approche de la sienne.

Il est le lis des vallées, parce qu'il a germé dans le sein de la Vierge Marie qui, à cause de son humilité, est symbolisée par les vallées où descendent les eaux des montagnes. En Marie aussi sont descendues toutes les eaux de la grâce : *gratia plena.*

Qu'il est ravissant, ce lis qu'est Jésus ! Comme il attire par sa blancheur et par son parfum ! Voilà celui qu'il faut aimer de tout votre cœur, celui qui veut être l'époux de vos âmes et qui vient pour vous communiquer sa splendeur.

Sa beauté ravit le ciel tout entier. Qu'ils soient fiers et heureux, ceux qui le choisissent pour leur unique partage, car ils ont, comme Marie, choisi la meilleure part. « *Maria optimam partem elegit.* » (Luc, x, 42).

II. — Le lis, symbole de la sainte Vierge

« *Je dois te faire penser aussi à celle qui est la Vierge des vierges et à qui s'appliquent ces paroles : « Comme est le lis au milieu des épines, ainsi est ma bien-aimée parmi les filles des hommes.* » (Cant., II, 2).

Après Jésus, Marie est la plus belle de toutes les créatures, et ce qui fait plus particulièrement sa beauté, c'est sa pureté sans tache, sa virginité. Marie est un lis parce qu'elle est l'Immaculée. « Vous êtes toute belle, ô Marie, lui dit le Seigneur, et il n'y a point de tache en vous. »

Qui dira la beauté de l'Immaculée ? La voyante de Lourdes tombait en extase et était comme ravie hors d'elle-même pendant que Marie lui montrait seulement un rayon de sa gloire. Que sera-ce quand nous la verrons telle qu'elle est dans le ciel ? Enfants, jeunes filles, n'oubliez pas ce qui a fait Marie si belle, c'est son innocence. Imitez-la.

III. — La vertu de chasteté

« *Par ma blancheur, j'invite toutes les âmes à me ressembler par la pureté, par la chasteté.* »

On donne en effet le lis comme le symbole de la pureté qu'on appelle avec raison « la belle vertu. » Les âmes chastes sont réellement blanches et belles comme le lis. Et en disant cela, instinctivement nous pensons à la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui attire à elle le monde tout entier. Quelle belle âme au milieu des épines, au milieu d'un monde corrompu ! Elle fut toujours si chaste, si pure !

En effet, l'âme pure et chaste est plus belle que les paroles les plus éclatantes, que la prairie émaillée de fleurs, que l'azur du ciel parsemé d'étoiles d'or.

La chasteté est la plus belle fleur que puisse produire le cœur humain. On l'appelle « la belle vertu » parce qu'elle embellit le corps et l'âme. Elle se reflète dans le regard et sur le visage, et donne à celui qui la pratique une beauté que ne donneront jamais la poudre de riz et toutes les inventions de la vanité. Elle embellit surtout l'âme et lui donne des charmes que la mort centuplera encore. L'âme chaste est si belle qu'elle charme les yeux de Dieu. L'Esprit-Saint s'écrie : « Oh ! qu'elle est belle, la génération des âmes chastes, avec l'éclat qui les environne ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* » (Sap., IV, 1).

Elle ravit aussi le cœur de Jésus. Il n'a voulu sur la terre être approché de plus près que par des vierges parfaitement chastes ; vierge était Marie sa mère, vierge, son père nourricier, Joseph ; vierge, son précurseur, Jean-Baptiste ; vierge, le disciple bien-aimé à qui il permit à la Cène de reposer sa tête sur sa poitrine.

L'Eglise honore cette vertu ; elle ne confie ses sublimes ministères qu'à des âmes qui ont fait vœu de la garder. Le monde lui-même, tout corrompu qu'il soit, ne peut s'empêcher d'admirer et de louer tous ceux qui la pratiquent.

C'est pour symboliser cette vertu que l'Eglise revêt de la robe blanche les nouveaux baptisés, qu'elle fait venir pour la Première Communion, les petites filles en habits blancs et les petits garçons avec un brassard blanc.

Femmes, jeunes filles, auriez-vous accepté de voir, le jour de votre Première Communion, votre robe blanche déchirée et souillée d'ordures ? Le malheur est mille fois plus grand si vous souillez par le péché la blancheur de votre âme.

IV. — Garder la blancheur de l'ame

« *On ne peut me garder blanc, car je me fane ; mais vous, vous pouvez garder blanches vos âmes par la prière, la fuite du monde et l'humilité.* »

Nous voyons en effet les lis des jardins se faner bien vite. Mais le lis de l'innocence peut et doit être conservé pour être transplanté dans les jardins du paradis.

Cependant on ne peut le conserver sans l'aide de celui « qui paît parmi les lis, *qui pascitur inter li-*

lis. » (Cant., II, 16). « Personne, dit le Sage, ne peut être chaste si Dieu ne lui en fait la grâce. » (Sap., VIII, 21). Non seulement Jésus se plaît parmi les lis, mais c'est lui qui les fait croître, qui leur donne et conserve la blancheur : car il veut les cueillir et les serrer sur son cœur, se les incorporer et les faire briller avec lui d'un vif éclat dans le ciel. Or, pour que Jésus conserve et fasse croître en nous la belle fleur de l'innocence, il faut nous tenir unis à lui par la prière et surtout par la communion et mériter son aide par une très grande humilité.

Un grand moyen aussi pour mettre à l'abri des vents desséchants cette belle fleur, c'est de la tenir loin des souffles impurs du monde. Le plus sûr, c'est de la mettre à l'abri des murs du cloître. C'est là surtout qu'on voit éclore et s'embellir sans cesse les lis immaculés. Puisse notre paroisse en voir s'épanouir beaucoup ! Ce serait un grand bonheur et un grand avantage pour les élus, pour leurs familles et pour la paroisse.

Mais, soit dans le cloître soit dans le monde, le meilleur abri, le plus sûr tuteur des lis, c'est l'humilité, car l'impureté est la première punition de l'orgueil.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

XIV

Joseph très fidèle, priez pour nous

FOI VIVE ET AGISSANTE

Ce titre a deux sens. Il signifie premièrement et étymologiquement que S. Joseph avait une foi très profonde ; et, en second lieu, qu'il s'efforça de remplir, de la façon la plus exacte, ses engagements et sa mission.

I. — *La foi de S. Joseph*

I. — C'est bien à S. Joseph qu'on peut appliquer cette parole de l'Epître aux Romains : « Le juste vit de la foi. » (Rom., I, 17).

Cette vertu théologale *fut, dans son âme, sans nuage*. Nulle part nous ne le voyons douter, si peu que ce soit, de la parole de Dieu. Et pourtant, il y eut parfois des ombres et même de véritables ténèbres.

Le Ciel lui a dit : « Celui qui naîtra de la Vierge, ton épouse, sera Emmanuel, Dieu avec nous. » Or cet Enfant béni, il le voit là, faible, soumis à toutes les infirmités de son âge, ayant besoin du secours d'un homme, d'une femme que tout le monde repousse ; il le voit là, pauvre, plus que pauvre, sans même un abri, littéralement « sur la paille »... Qu'importe ? c'est Dieu.

Ce gentil petit Roi ne parle pas encore ; il ne peut, tout seul, sortir de son humble berceau, et le voici déjà condamné à mort ! « Hérode le cherche pour le faire mourir. » Afin d'échapper aux coups du tyran assassin, comme s'il ne lui suffisait pas, pour anéantir son ennemi avec sa soldatesque brutale, de lever son doigt fragile et fort, il fuit, la nuit, bien loin, ainsi qu'un malfaiteur... Qu'importe ? c'est Dieu.

Il est celui qu'ont annoncé les Prophètes : le Messie, le Sauveur, l'espoir d'Israël. Joseph s'attend peut-être, de même que tous ses compatriotes, à ce qu'il chasse les Romains, délivre le peuple opprimé et établisse, pour les Juifs, le royaume de Dieu sur la terre. Ah ! il n'en prend guère le chemin, cet adolescent, ce jeune homme, qui, grandi sans éclat dans un atelier de charpentier, connu seulement de ses voisins ou de ses concitoyens de Nazareth, devient l'apprenti unique et le seul « ouvrier » de son père nourricier, travaillant à la sueur de son front pour gagner son pain de chaque jour. Au lieu de fourbir un glaive et de recruter une armée, il fabrique des pièces de bois et sert des clients... Qu'importe ? c'est Dieu.

« Le grand mystère de notre foi, disait Bossuet, c'est de croire en Dieu dans la faiblesse. »

II. — Mais S. Joseph ne se contente pas de croire théoriquement. Il *agit d'après sa foi*. Reprenons la parole de l'Apôtre : « Il vit de la foi. »

Voyant son Dieu dans son Fils, il l'entoure du même respect, le sert avec le même dévouement que s'il voyait briller à son front les rayons de la divinité. Pas un jour il n'oublie le service du Dieu incarné sous son toit. C'est pour lui qu'il travaille et pour lui qu'il souffre. La pensée de la chère Présence réelle l'encourage ; le sentiment de ses responsabilités sublimes le stimule. Dieu remplit la maison de Nazareth ; il remplit aussi le cœur de son serviteur « fidèle ».

Placé par Dieu même auprès de Marie et de Jésus, pour les « garder », au sens plein du mot, S. Joseph ne trompe jamais, si je puis dire, l'attente divine, relativement à ses engagements et à sa mission.

Il s'est donné à Dieu par le vœu de virginité ; du moins, c'est vraisemblable. Rappelez-vous ce que nous avons dit déjà : « Peut-on douter que, poussé par l'Esprit-Saint qui le façonnait pour sa future mission grandiose, Joseph, de son côté, n'ait fait le vœu de virginité ? » Il y fut « fidèle ». Et c'est parce qu'il resta toujours vierge lui-même, sans fléchissement d'aucune sorte, qu'il mérita d'être constitué le « Gardien de la Vierge ».

Il s'est donné à Marie le jour de ses fiançailles. Il a rivé sa vie à la sienne. Il a promis solennellement, devant le Grand Prêtre, c'est-à-dire devant Dieu, de partager ses soucis et ses joies, ses travaux et ses peines, ses consolations et ses larmes. Inutile d'insister : nous savons combien ici encore il fut « fidèle » et mérita le titre, unique dans l'histoire humaine, d' « Epoux de la Mère de Dieu. »

Il s'est donné à Jésus corps et âme. Il a promis de l'aimer mieux qu'un père son enfant : comme Dieu dont il tiendrait la place ; de veiller sur lui comme sur la prunelle de ses yeux ; de le nourrir, de le vêtir, de le loger, de l'entourer des soins dont une créature bien humble, mais bien dévouée, est capable, quand elle sait qu'elle garde et « fait gran-

dir » sous son toit le Désiré des nations, le Sauveur du monde. Et l'Evangile prouve que S. Joseph fut « fidèle » et mérita d'être le « Nourricier du Fils de Dieu » et le « Zélé défenseur du Christ. »

Nous apprécierons davantage encore cette « fidélité » amoureuse, si nous nous rappelons ce qu'elle lui a coûté : toute l'histoire de sa pauvre vie dans l'étable de Bethléem, au Temple de Jérusalem ou dans l'atelier de Nazareth.

« Rien ne vaut un ami fidèle » : c'est le Saint-Esprit qui le dit. Nous pouvons, dès lors, deviner quel prix le bon Dieu attachait à l'*amitié* dévouée et inaltérable de son serviteur.

II. — *La foi du chrétien*

Les considérations qui précèdent nous sont une occasion précieuse de nous rappeler le conseil de l'apôtre S. Pierre : « Demeurez forts dans la foi. »

I. — La foi est l'assentiment de l'intelligence éclairée par le Saint-Esprit à des vérités, à des mystères qu'elle ne comprend pas, mais auxquels elle croit parce qu'elle ne peut ni ne veut douter de Dieu, la Vérité même.

Qu'ils paraissent petits, à côté du *croyant*, ceux que le mystère étonne et scandalise, alors qu'il devrait les rassurer ! Leur « raison » serait donc plus à l'aise si Dieu, rabaissé à leur mesure, lui était parfaitement compréhensible, si rien de sa nature ni rien de ses desseins ne lui était caché ?... Où sont donc les plus « raisonnables » ? Seraient-ce ceux qui s'imaginent que l'intelligence humaine n'a pas de limites, comme si elle était divine, ou ceux qui pensent qu'elle est nécessairement bornée puisqu'elle est humaine ? Vouloir, en tout et pour tout, ne se fier qu'à la seule raison raisonnante, c'est demeurer volontairement dans les ténèbres : là où, dans un domaine qui n'est pas le sien, la raison est et restera toujours impuissante, demander à la foi les lumières indispensables, mais qui sans elle nous manqueraient, c'est sagesse.

Gardons jalousement notre foi de baptisés. Contre les impies, libres-penseurs ou libres-viveurs, qui essaient de nous accabler de leurs railleries et de leurs sottises, contre les persécuteurs qui multiplient lois et décrets dans le but d'étouffer la parole de Dieu, nous serons « fidèles. »

Nous le serons encore malgré les difficultés qui surgissent parfois devant l'esprit et les obscurités, nous l'avons dit, inévitables. La simplicité est, pour notre foi, un si bel ornement ! Elle nous interdira, comme l'ange à S. Augustin, de vouloir scruter le fond des mystères, de nous perdre en des discussions aussi vaines que curieuses ; elle nous forcera à nous incliner sagement devant l'autorité de Dieu.

Cela ne veut pas dire que cette soumission absolue doive être aveugle : elle sera au contraire éclairée le plus possible. Le chrétien à la foi profonde et inébranlable connaît parfaitement, sur ce point, son devoir : étudier, s'instruire, méditer, à la lumière des enseignements de l'Eglise infaillible, afin d'avoir une croyance de plus en plus solide et d'être capable, à l'occasion, de prendre sa défense.

II. — Mais pour nous, pas plus que pour S. Joseph, la foi théorique ne saurait suffire. Nous aussi nous avons pris des engagements vis-à-vis de Dieu. Au baptême, on a promis que nous renoncerions à Satan pour nous attacher à Jésus-Christ ; au soir de notre Première Communion ou de notre Communion solennelle, nous avons nous-mêmes, en connaissance de cause, refait le serment sacré. Peut-être avons-nous eu le bonheur, quelquefois ou souvent, de nous enfermer dans la solitude de la Retraite : en face de Dieu et en face de notre âme, nous avons alors renouvelé notre résolution de ne vivre que pour Dieu et de nous sauver ainsi. Et après nos communions, si notre action de grâces est ce qu'elle doit être, certainement nous renouvelons l'offrande de notre être tout entier.

Hélas ! trop souvent ensuite nous avons agi comme si nous ne croyions pas. N'allons-nous pas jusqu'à oublier le service de Dieu, ou bien — ce qui revient à peu près au même — ne consentons-nous pas à ne nous occuper de lui qu'à nos moments perdus et à notre guise, tandis que nous devrions, chaque fois que la loi de Dieu et la loi de l'Eglise s'imposent à notre conscience, chaque fois même que l'appel de la grâce nous sollicite, répondre : « Présent » et obéir, sans protester, tout de suite ?

Il y a plus. Montrons-nous « fidèles, » non seulement dans notre vie proprement chrétienne, mais aussi dans notre conduite quotidienne, au milieu de nos frères. N'en avez-vous jamais rencontré, de ces chrétiens qui, faute de songer à ce devoir, scandalisent leur prochain ? Ils prient, vont à la messe, se confessent, communient et, le reste du temps, se comportent comme les athées et les indifférents, ou pis qu'eux. On est bien obligé d'avouer qu'ils sont méchants, médisants, calomniateurs, menteurs, injustes, voleurs ; qu'ils manquent à l'honneur et ne savent pas tenir la parole donnée ; qu'ils repoussent le pauvre, refusent de pardonner, recherchent la vengeance, foulent aux pieds le grand précepte de leur Maître : « Aimez-vous les uns les autres. » Ils veulent être à la fois de tous les partis : du parti de Dieu et de celui de Satan ; ils croient, par exemple, avoir sanctifié le dimanche parce que, le matin, ils sont venus à l'église, mais le soir, la nuit, au théâtre, au bal, voire sur la place publique, ils n'hésitent pas à se donner en pâture, le cœur joyeux, l'âme insouciante, au démon de la volupté.

Chrétiens à l'eau de rose ! chrétiens de parade ! mauvais chrétiens ! Ils font penser à S. Pierre dans son égarement, à Pilate dans sa lâcheté, à Judas dans sa trahison... Osent-ils prétendre qu'ils sont « fidèles » au Christ Jésus ? Ils en sont bien plutôt les bourreaux !...

N'oublions donc jamais notre titre de chrétiens ni nos promesses sacrées. Souvenons-nous, avec l'aide de S. Joseph, à l'église, dans la famille, dans la rue, dans les relations et dans les affaires, que nous appartenons à Dieu seul.

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX FRANÇOIS-MARIE DE CAMPOROSSO [1]

UN MODÈLE ACTUEL DE PERFECTION SÉRAPHIQUE

Posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat.
Je vous ai établis pour que vous alliez, que vous produisiez du fruit et que votre fruit demeure. (Jo., xv, 16).

Mes frères,

La sainteté est une des notes les plus caractéristiques des origines divines de l'Eglise. Son unité, sa catholicité, son apostolicité ravissent d'admiration les esprits cultivés ; le peuple reste plus impressionné par le rayonnement de la sainteté. A vrai dire, si, sous toutes les latitudes et dans tous les temps, l'Eglise reste égale à elle-même, en tout lieu et toujours l'auréole de la sainteté brille sur son front.

Les fêtes que nous célébrons en l'honneur du Bienh. François-Marie de Camporosso, de l'Ordre des Mineurs Capucins, mettent cette vérité en un particulier relief : la fécondité de l'Eglise est inépuisable, car, même au siècle issu de la Révolution, elle reste la Mère des Saints.

Le nouveau Bienheureux est un contemporain : né en 1804, il est mort à Gênes en 1866. Il apparaît donc comme un modèle actuel de perfection évangélique. Nous pouvons interpréter, en sa faveur, la parole du Christ à ses Apôtres : « *Posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat.* Je vous ai établis pour que vous alliez, que vous produisiez du fruit et que votre fruit demeure. » (Jo., xv, 16). Il sera la démonstration vivante que l'œuvre de la sanctification des âmes se poursuit en plein XIXe siècle.

S. Paul a résumé en trois mots l'économie du plan de la sanctification : « Lorsque Dieu, dit-il, a jeté ses vues sur ses élus pour en faire des copies vivantes de son Fils, il les appelle ; après les avoir appelés, il les sanctifie ; après les avoir sanctifiés, il les glorifie. » (Rom., VIII, 29-30). C'est ce travail de la grâce que nous voudrions étudier ce soir avec vous, en l'un des nôtres, qui semble se rapprocher de nous pour nous encourager et pour nous dire : « L'idéal de la sainteté est à votre portée. »

Nous le suivrons dans chacun des stades marqués par l'Apôtre ; nous vous aurons livré notre pensée lorsque nous aurons dit : 1° *que sa vocation a été vraiment surnaturelle ;* 2° *sa vie héroïquement sainte ;* 3° *son apostolat magnifiquement glorieux.*

I. — *Vocation vraiment surnaturelle*

Le XVIIIe siècle avait pris fin sur les horreurs d'une révolution sanglante. L'impiété, qui avait placé sur les autels la déesse Raison, personnifiée en des créatures infâmes, croyait bien en avoir fini avec l'Eglise catholique. Or, voici qu'à l'aube du XIXe siècle, en l'année où Napoléon devait être proclamé empereur, la bénédiction de Dieu descendit sur un modeste foyer de l'humble village de Camporosso, situé en deçà des Alpes, près de Vintimille.

L'enfant qui venait de naître avait pour parents de simples agriculteurs, chrétiens craignant Dieu. Ils donnèrent à leur enfant, sur les fonts baptismaux, le nom de Jean ; c'était celui que S. François avait reçu au baptême ; le présage était heureux.

Un souvenir reconnaissant est dû au père et à la mère de notre héros. Anselme Croese et Marie-Antoinette Garza surent comprendre la valeur du trésor confié à leur tendre sollicitude. D'autres enfants étaient nés de leur union ; mais sur la tête du petit Jean s'étaient plus vivement concentrées les affections du cœur maternel ; il en était digne : dès ses premières années, en effet, il se tenait à l'église, aux côtés de sa mère, comme un petit ange.

Est-il besoin de dire avec quelle vigilance la sainte mère écartait des voies de son fils toute pierre d'achoppement ? Un jour, cependant, l'esprit pervers put croire avoir mis en défaut cette prudence avertie. Le père et le grand frère étaient occupés aux travaux des champs ; Jean rentrait paisiblement à la maison. Le soleil de juin dardait ses rayons de feu. Une bande de petits écervelés, initiés déjà aux pratiques criminelles, aperçoit l'enfant. Il est entouré, entraîné, et voilà les petits vagabonds à l'ombre d'un mur qui les dérobe à la vue des passants ; c'est l'heure des licences honteuses. Jean reste, un instant, interdit ; puis, mû comme par une force mystérieuse, il s'enfuit. Le secret de ces incidents douloureux fut confié au prêtre ; l'homme de Dieu n'eut aucune peine à reconnaître, en cette protection miraculeuse, la main de Marie ; le jeune privilégié ne l'oublia jamais.

Aux approches de la Première communion de Jean, un esprit observateur aurait pu pressentir l'avenir ; déjà l'enfant brûle du désir de faire connaître et aimer Jésus. Nous avons, sur ce sujet, le témoignage d'un petit camarade, quelque peu son parent.

Chaque matin, vivement, le futur Bienheureux se rendait à l'église pour entendre la messe ; puis il reprenait la garde de ses brebis. Alors, il devenait catéchiste ; il évangélisait deux de ses petits cousins, non sans avoir, au préalable, partagé avec eux son pain et les petites provisions de la journée. Le lis qui venait de fleurir exhalait vraiment, au fond de la vallée, un parfum séraphique.

Le ciel aurait-il jugé cette belle âme trop pure pour notre vallée de larmes ? Nous sommes en 1817, la maladie s'est abattue sur le pieux adolescent ; les médecins sont sans espoir. Mais les parents chrétiens se sont tournés vers la Madone, un vœu a été fait à N.-D. de Laghet. L'intervention de Marie est manifeste, l'enfant revient à la vie.

Depuis sa guérison, Jean se montre embrasé, de plus en plus, d'un saint zèle. Le Pasteur de la paroisse le propose comme modèle et la voix publique le proclame : « le saint ermite. » Toutefois, de là à préjuger une vocation franciscaine, la distance est grande. La question se pose troublante pour le jeune homme : Ne doit-il pas aux siens le secours de ses bras vigoureux ? Va-t-il laisser à son

[1] Béatifié le 30 juin 1929.

frère débile le soin de ses vieux parents ? N'y a-t-il point là, pour lui, une question de conscience ?

La race des élus ne raisonne pas comme les fils du siècle. Jean se souvient des bienfaits de la Madone, il revient aux pieds de N.-D. de Laghet pour demander lumière et réconfort. Il entend enfin le divin appel : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice ; le ciel saura pourvoir aux besoins de ceux qui vous sont chers. » Il n'a point, d'ailleurs, négligé de réclamer les conseils de l'expérience et l'avis de l'autorité. Sa sainte cousine, Thérèse Cassini, le lui a dit d'une manière très nette : « Il faut vous faire religieux. » Son bon curé ne pensait point différemment, lorsqu'il l'engageait à se confier à la direction des religieux de Vintimille.

La persécution de 1810 avait chassé les religieux de leur paisible demeure ; depuis peu, les couvents se sont ouverts à nouveau, les Franciscains se sont fixés à Vintimille, les Carmes à N.-D. de Laghet, les Conventuels sont à Sestri-Ponente. Vers quels sommets le séraphin prendra-t-il son essor ?

Un Mineur conventuel originaire de Camporosso, le Fr. Jean, est venu au pays natal. Il ne tarde pas à se convaincre que le jeune homme, qui porte le même nom que lui, sera une précieuse recrue pour son couvent. De son côté, ce dernier a vu dans le concours des circonstances une indication providentielle ; il a demandé la bénédiction de son père et il est parti.

Dans les desseins de Dieu, Sestri-Ponente ne devait être qu'une étape. Pendant deux ans, sous le nom de Fr. Antoine, revêtu de la bure franciscaine comme tertiaire, il vaque aux divers travaux du monastère. Hélas ! un malaise indéfinissable a envahi son âme, des angoisses étranges oppressent son cœur ; c'est qu'en réalité il est appelé à marcher sur les traces du Pauvre d'Assise, dans les voies les plus ardues de la perfection séraphique ; il doit, comme lui, reproduire le Christ aux pieds nus.

La lumière se fit en son âme à Voltri, dans le sanctuaire d'Acqua Santa, où il était venu implorer le secours de la Madone. Il a vu un capucin prosterné dans l'acte du plus profond anéantissement. « Ah ! s'est-il écrié, voilà ce que je cherche ; moi aussi, je veux devenir un parfait imitateur de notre Père S. François. » Il devait trouver dans le P. Alexandre, gardien du couvent des Capucins de Voltri, un guide sûr. Le religieux expérimenté, à qui la reconnaissance publique avait décerné le titre de père de la patrie, reconnut, sans l'ombre d'une hésitation, les signes certains d'une vocation surnaturelle. Bientôt, Jean échangeait son nom de Fr. Antoine contre celui de François-Marie, et le 17 décembre 1826, à Gênes, il émettait ses vœux solennels dans l'Ordre des Mineurs capucins.

II. — *Vie saintement héroïque*

La grande erreur du XIXe siècle fut de croire que la religion pouvait être remplacée par l'instruction. L'école laïque fut fondée et l'on tenta de nier Dieu par prétérition, en faisant le silence sur son saint nom. Le Bienh. François-Marie de Camporosso permet à l'apologie de relever le gant : humble Frère, avec une culture rudimentaire, il s'est élevé aux sommets resplendissants de la sainteté. Sa vie héroïque est la glorification de la morale chrétienne.

En entrant dans l'Ordre des Frères Mineurs capucins, le bon Frère voulut devenir un saint. Pendant 41 ans, il ne cessa de progresser dans la pratique des vertus évangéliques. Puisque la sainteté consiste à devenir une copie vivante du Christ, nous pouvons conclure que la fidélité aux devoirs de sa vocation, en le rendant semblable à la Victime du Calvaire, lui a permis de mériter les honneurs de la béatification.

S. François avait débuté dans le service de Dieu par le soin des lépreux. Pendant les premières années de sa vie religieuse, le Fr. François-Marie de Camporosso sera Frère infirmier dans le vaste hôpital adjacent au grand couvent de Gênes. Pie XI a retracé le tableau des vertus du jeune religieux à l'ombre des grands cloîtres : « La joie, dit-il, était peinte sur son visage ; absolue était son obéissance, même dans les choses ardues et difficiles ; rigoureuse était sa pratique du silence ; en ce qui concerne l'observance de la règle, il était un miroir de perfection. »

Volontiers le saint religieux fût resté caché ; dans les desseins de Dieu, un autre emploi lui était réservé ; la lumière ne restera pas sous le boisseau. Les supérieurs ont jugé le bon Frère apte à faire la quête à la campagne. Avant de commencer son rude labeur, avec la bénédiction de l'autorité, il fait divers pèlerinages pour se mettre sous la protection de la Madone.

S. François a écrit cette belle parole : « Que mes Frères recourent à la table du Seigneur, en demandant l'aumône de porte en porte ; il ne faut pas qu'ils en rougissent, parce que le Très-Haut luimême m'a révélé que c'est là l'excellence de la très haute pauvreté, qui nous a institués héritiers et rois du royaume des cieux. » C'est dans ces pensées que le jeune quêteur entreprendra de parcourir, en compagnie du vieux Fr. Pie, la vallée de Bisogno.

A l'occasion du décret sur l'héroïcité des vertus du serviteur de Dieu, la S. Congrégation signalait les quêteurs de race qui avaient laissé dans l'hagiographie franciscaine un nom glorieux : S. Félix de Cantalice, S. Séraphin de Montegranaro, les Bienh. Crispin de Viterbe, Félix de Nicosie, Bernard d'Ophide et Bernard de Corléon. Le Fr. François-Marie marchera vaillamment sur les traces de ses devanciers.

Nous faisons-nous une idée de l'endurance que suppose ce labeur ? L'humble Frère, tête découverte, pieds nus, circule par tous les temps, sous le soleil ardent ou la pluie battante, portant parfois des charges accablantes. Un jour, une personne émue de pitié s'écrie : « Pauvre Frère, vous auriez besoin de ménager vos forces. » Et lui de répondre vivement : « Bonne dame, je veux à tout prix devenir un saint. Ne vous faites pas de souci pour moi ; je ne suis qu'un pauvre âne attaché avec une corde. »

Le bon Frère avait appréhendé la vie hors du couvent : il craignait qu'au contact du monde son âme

ne se couvrit de poussière. Son bonheur était de pouvoir, chaque matin, refaire ses forces spirituelles en une fervente oraison.

Le rayonnement de sa vertu ne tarda pas à lui concilier l'estime et à lui attirer des témoignages non équivoques de vénération. Ses supérieurs, dûment édifiés sur le bonheur avec lequel il s'était acquitté des fonctions de quêteur à la campagne, l'appelaient à remplir le même office en la ville de Gênes.

C'est à cette époque, exactement le 5 juin 1832, que se place la mort de son père. La conduite du fils religieux fut celle que l'on pouvait attendre. Avec la permission de l'autorité légitime, il accourt au chevet du malade, lui prodigue tous les soins que peut suggérer la piété filiale ; mais il lui parle aussi le langage de la foi et le prépare à la plus sainte des morts. Plus tard, il rendra le même service à sa mère ; il ira chercher aux pieds de la Madone le secret des exhortations pieuses qu'il lui adressera. A ces traits, reconnaissons le saint d'actualité contemporaine : en pénétrant dans le cloître, il a quitté sa famille, mais il ne cessera d'aimer les siens ; il les aimera d'un amour d'autant plus vrai, d'autant plus fort, d'autant plus constant, qu'il les aimera en Dieu et pour Dieu.

Quelques jours après la mort de son père, il faisait ses débuts de quêteur de ville. Nous devons aborder ici une question délicate, dont certains esprits austères ont été troublés. Nous allons voir le nouveau quêteur de Gênes circuler dans les rues, ayant à ses côtes un petit garçon qui porte une sébile dans laquelle les bienfaiteurs déposent leurs aumônes pécuniaires ; la pauvreté séraphique n'a-t-elle pas subi là quelque détriment ?

Nous ne plaiderons pas les circonstances atténuantes en disant que le Fr. François-Marie était, en ce qui le concernait, le plus pauvre des Frères. La S. Congrégation a donné la vraie réponse : « Le Bienheureux n'a rien fait qui n'ait été pleinement autorisé par le guide de son âme. » La Providence daignait donner en sa personne la grande leçon : l'usage de dispenses légitimes n'est point un obstacle à la sainteté. A y regarder de près, l'usage de la sébile prouve le zèle des Pères de la province de Gênes à sauvegarder les délicatesses de la pauvreté, en évitant la manipulation de l'argent.

L'épreuve est le ciseau dont le Seigneur se sert pour sculpter dans les chairs vives les traits de ressemblance avec le divin Modèle. La quête fournira au serviteur de Dieu l'occasion de pratiquer les plus hautes vertus ; le décret de l'introduction de la cause le dit en termes explicites : « En quêtant pour son couvent et pour l'hôpital, il fut exposé aux plus pénibles injures, il fut souffleté, attaqué à coups de pierres. Le bon Frère restait impassible. »

Aux heures de la douloureuse Passion, le Christ se taisait ; le Fr. François-Marie se souviendra des leçons et des exemples du divin Maître. Déjà, étant enfant, à son père qui l'avait souffleté il avait présenté, en toute simplicité, l'autre joue. Maintenant on peut lui cracher au visage, il essuie paisiblement la souillure. Une pierre, lancée avec violence, l'a-t-elle blessé au front ? Il s'incline, la ramasse, la baise avec respect.

Il est vrai que, parfois, il avait certaines réponses spirituelles, qui désarmaient les violents et les convertissaient. Un jour, à une bordée d'injures il n'oppose d'abord que le silence. Quand le répertoire fut épuisé, il demanda simplement : « Vous n'avez plus rien à dire ? » Embarras de l'homme violent ; mais la situation se dénoua sur un mot jovial du quêteur qui présenta sa tabatière en disant : « Et maintenant, si nous prenions une prise ? »

Un autre jour, à la vue de la bure franciscaine, un capitaine au long cours entre en fureur. Le Frère ne s'émeut pas des épithètes grossières vomies par le vieux loup de mer, mais il répond : « Tout ceci est pour moi ; maintenant si, pour mes malades, vous me donniez quelque chose ? »

La ville de Gênes n'a qu'une voix pour acclamer son saint. Il est et il restera : « *Il santo Padre.* »

III. — *Apostolat glorieux*

Après avoir sanctifié ses élus en les rendant semblables à son divin Fils, le Très-Haut les glorifie. La glorification suprême est réservée pour l'éternelle patrie ; mais il plaît souvent au Seigneur de mettre au front de ses serviteurs fidèles, dès ici-bas, l'auréole qui commande la vénération.

En attendant l'éternelle récompense, le Bienh. François-Marie reçut du ciel la grâce d'un apostolat glorieusement fécond ; l'Eglise pourra le citer parmi les apôtres de la charité qui, au XIXe siècle, furent son honneur et sa gloire.

C'est dans sa parenté que le Christ fit son premier miracle ; c'est au milieu des siens que l'humble Frère se révèle orné des dons du ciel. Une de ses parentes, absente au moment de son arrivée dans la famille, avait dit assez légèrement : « Après tout, ce n'est qu'un pauvre capucin ; si c'eût été un beau jeune homme, je pourrais avoir des regrets. » Le lendemain, elle se trouve face à face avec lui, et lui d'offrir à sa parente un crucifix, en ajoutant avec un gracieux sourire discret : « Celui-là n'est-il pas le plus beau des enfants des hommes ? »

Un autre fait le révèle lisant les secrets de l'avenir. Il avait une nièce, qu'il affectionnait particulièrement ; or elle voulait entrer au couvent. On hésitait à la recevoir, elle était d'allure si chétive !... « Oh ! s'écria le serviteur de Dieu, recevez-la quand même, elle vous sera toujours utile à quelque chose. » Elle devint supérieure générale de la Congrégation.

C'est au peuple que le Bienh. François-Marie devait aller. La S. Congrégation met sur ses lèvres les paroles de l'Apôtre : « *Charitas Christi urget nos.* La charité du Christ nous presse. » (II Cor., v, 14). Homme apostolique, il se fera tout à tous. Loin d'avoir du mépris pour personne, il se constituera le père des affligés et des pauvres ; à tous il viendra en aide, soit par l'aumône, soit par les secours en son pouvoir. » Il eut trois grands théâtres d'apostolat : les rues de la cité, les abords du couvent et le vieux pont de Gênes ; toujours et partout, il est le saint Père, compatissant à toutes les misères.